"Vivre les Gacaca debout"

Gacaca,tribunaux traditionnel, ce mal nécessaire pour toute la société, provoque de nouvelles douleurs: aveux sans retenue des génocidaires, révélation à tous des viols commis et solitude des rescapés. Les groupes thérapeutiques post gacaca , aident les rescapés d'abord à tenir debout durant les séances; il tente une reconstruction psychique par le tissage de liens nouveau, par l'élaboration commune d'affects, colère, détresse, interdit durant les Gacaca.

Le génocide défie la reconstruction psychique.

Le vœu de mort proclamé, exécuté, est supporté définitivement par toute la communauté. Individuellement et collectivement, il nous faudra déconstruire l'acte génocidaire pour ne pas re-construire, mais construire à côté quelque chose de douloureusement neuf. La société Rwandaise est devant un paradoxe : tenter de réparer concrètement ce qui est réparable, tenter de réparer symboliquement ce qui ne peut l'être matériellement, mais en le faisant elle fragilise les rescapés, un à un, car chacun a son temps, son rythme de métabolisation, de régression et d'avancée sur le chemin de la construction d'une vie, la vie d'après.

Reconstruire un pays ? Oui bien sûr : un bâtiment abattu peut être reconstruit, un champ peut être cultivé à nouveau après une longue période de jachère, mais un homme détruit, de la manière dont il a été détruit, peut-il être reconstruit pièce par pièce ?

Pour parler de reconstruction il faudrait d'abord pouvoir énumérer les pertes :

Les survivants ont perdu leur condition humaine, car réduits à l'état de bêtes, ils n'ont pu inspirer de la pitié, de la compassion à leurs bourreaux. Ils ont perdu leur condition de parents, d'enfants, de frères ; leurs liens entre eux, leurs rêves ; non seulement ils ont perdu la confiance en l'autre humain, mais surtout ils ont perdu la confiance en leur propre capacité de juger à qui ils peuvent se fier, qui ils peuvent aimer. Ils ont perdu la capacité d'aimer un autre, d'investir leurs espoirs dans l'autre, de lui faire confiance, de s'identifier à lui. Cette perte entraine une régression au narcissisme, ce moment de la vie du tout petit homme où tout semble lui venir de lui, le lait de la mère, le dos de la mère, la voix de la mère ; il en est le maître, moment constitutif de l'homme futur. Mais cette régression échoue car cet homme là a été identifié à une chose, à une bête : herbe, rat, serpent, souris, cancrelat. Ils ont été tués, écrasés pour cela et comme cela. Et puis comment un enfant né du viol sait-il ce qu'il a perdu ? Cet enfant là ploie sous le poids de son héritage, il a un « en trop » qui lui colle à la peau ; nous y reviendrons tout à l'heure.

Comment reconstruire sa capacité à aimer quand on a perdu la clarté pour la confusion ? La Reconstruction psychique pièce par pièce est impossible. La seule réparation, reconstruction, construction possible serait bien d'opérer une séparation. Séparation de ses souvenirs, les bons et les mauvais, séparation d'avec ses morts, séparation d'avec l'avant génocide. Faire que le temps du génocide ne soit plus happé, condensé, agglutiné dans le présent et n'obscurcisse plus le futur. Est-ce possible ? Comment se séparer des images, des sons, de la peur toujours actuelle que

tout recommence ? Qui peut faire cette séparation ? L'état, symboliquement, mais symboliquement seulement. Il a donné le cadre : Commémorations, Gacaca. Les Commémorations pour se souvenir, Gacaca pour juger et punir. Passons cette dernière institution à l'épreuve des faits.

Les Gacaca qu'est-ce que c'est ?

En 1995, le nouveau gouvernement Rwandais organisa une rencontre à Kigali, avec des représentants de peuples victimes de génocide : Juifs, survivants de la Shoah, et Arméniens, descendants de survivants. Cette concertation mit en avant la nécessité de puiser dans la culture afin de retrouver et de réutiliser des formes anciennes de justice et de réconciliation. C'était opposer les cultures ancestrales aux effets catastrophiques des cultures dites modernes. Car la tâche était grande pour la société Rwandaise : En 1996, lors du retour des réfugiés, beaucoup d'entre eux venant des camps du Congo, ont été emprisonnés pour crimes et génocide dès qu'ils sont rentrés dans le pays. 120 000, 130 000 prisonniers s'entassent alors dans les prisons. Il aurait fallu plus de cent ans à la justice classique pour les juger tous. Les chercheurs rwandais s'attelèrent à la tâche et la loi portant sur la création des « Juridictions Gacaca pour la Réconciliation » fut promulguée.

« Gacaca » est le nom que l'on donne à l'herbe sur laquelle l'ensemble des habitants de la colline se réunissait autour des vieux, des sages, des hommes intègres. Les différents entre familles, entre voisins étaient exposés devant tous. Les juges tranchaient en s'attachant à toujours réparer les dommages subis. C'était donc en groupe et par le groupe que se réglaient les conflits de voisinage, jamais les homicides. A présent, les victimes du génocide ne peuvent espérer retrouver leur dignité et leur statut d'être humain tant qu'elles n'obtiendront pas la reconnaissance par leurs bourreaux de la souffrance qu'ils leur ont infligée. Tout se joue dans le regard que les uns portent sur les autres, chacun devant accepter l'existence de l'autre tel qu'il est, dans son humanité et non plus dans son identité fantasmée de Tutsi ou de Hutu, mais aussi bien réelle, de génocidaire ou de rescapé. Cela permettra aussi aux justes d'être reconnus, car tous les Hutu n'ont pas tué, certains même ont protégé des Tutsi.

Pour certains, il s'agit de permettre au groupe, fondement de la société rwandaise, de réémerger. « Les Gacaca, c'est comme la vérité qui n'est pas toujours bonne à dire, il faut choisir le cadre pour la dire. Ça va être l'occasion d'amener l'Abominable dans le groupe, qui est le seul capable de le prendre, parce qu'une seule personne ne peut pas vivre avec l'Abominable… Vivre avec l'Abominable dans le cœur, dans la tête, c'est tout simplement difficile. C'est compliqué, mais j'espère qu'on va être créatif. »[1] Mais d'autres savent qu' « On ouvre la parole sans savoir ce que cela va provoquer et sans connaître même les signes du désarroi ? Dans quelle mesure le processus de Gacaca n'est pas risqué pour le rescapé ?»[2] D'autres encore pensent que le processus Gacaca est un instrument en faveur des coupables, il peut leur permettre de redevenir des humains. En exprimant ce qu'ils ont en eux, ils sortent de

cet enfermement morbide du silence. Les survivants ne profiteraient-ils pas alors indirectement d'une société qui redeviendrait humaine ? Les Gacaca permettront-ils que le " non-dit " d'un vécu trop lourd à porter par les individus soit endossé par le groupe tout entier, tel qu'il le faisait autrefois ?
Les rescapés de la Shoah et ceux du génocide des Arméniens nous ont appris que ce qui ne se dit pas favorise la transmission de ce " non-dit " de génération en génération. Ce qui se dira dans les Gacaca évitera peut-être cette transmission aux enfants des victimes comme aux enfants des bourreaux.
Les *Gacaca* se tiennent depuis plus de trois ans sur l'ensemble des collines, quelle que soit la région, la colline, la classe sociale, toute la population présente dans le Rwanda de l'avant génocide est concernée par ces assemblées. Malgré les critiques et les appréhensions de beaucoup, toute la population s'y est préparée. Les associations de veuves par exemple ont entraîné leurs adhérentes à « dire » malgré la honte qu'elles ressentent, tout ce qui s'est passé (viols, tueries, humiliations).
Chacun sait que dans ces assemblées, la parole et le questionnement doivent passer par les hommes et les femmes intègres et que nul ne peut exploser de colère face à son bourreau. Tout le monde sait et se prépare donc.
Mais la tenue des *Gacaca* a provoqué de nouvelles situations tout aussi difficiles que le fait de ne pas juger les coupables. Certains témoins ont décrit de manière minutieuse les sévices infligés aux suppliciés, provoquant alors des « crises »[3] de désespoir chez les rescapés ; certains rescapés furent invalidés et traités de fous pour avoir « explosé » tandis que certains juges se sont retrouvés accusés d'actes génocidaires par les rescapés (14 485 suivant le rapport de 2005 du service national des juridictions Gacaca). De l'autre côté, progressivement certains accusés se sont fait passer le mot : « ne dites plus rien ». On dit même qu'une association s'est constituée : « *Ceceka* », « Tais-toi », elle engage à ne rien dire, à ne rien avouer, « on ne pourra rien contre nous, la preuve, les prisonniers vont sortir ». Et en effet en Août 2005, 30 000 détenus sont sortis des prisons. Pour le faire il suffisait qu'ils avouent leur crime, qu'ils acceptent de comparaître devant les Gacaca et qu'ils n'appartiennent pas à la première catégorie (les concepteurs du génocide et les violeurs)
Sur tout le pays, 10 684 Juridictions Gacaca sont créées et se tiennent chaque semaine au niveau des secteurs, communes et préfectures. Tous les habitants de plus de 18 ans font partie de l'assemblée générale de la Juridiction Gacaca, assemblée de base. Un jour par semaine, différent suivant les régions (à Butare c'est le mercredi, Rwamagana le jeudi tandis qu'à Kigali c'est le dimanche) Cette assemblée générale a élu 9 personnes intègres *Inyangamugayo* qui forment le siège de la juridiction. Après une première phase, celle de la collecte des données, de l'instruction, la seconde phase, celle du jugement est terminée.
Une quatrième loi sur les Gacaca a été promulguée : ceux qui en étaient exclus, les organisateurs et les violeurs comparaissent désormais devant ces tribunaux. Les

femmes violées devront témoigner dans ces assemblées. Cette loi n'a pas été votée par les femmes. Cette loi est-elle faite pour les rescapés ?
Avec les Gacaca , symboliquement la société a rempli son contrat, tous ou presque, seront jugés. Si les choses étaient idéales, si les Gacaca se tenaient suivant les règles, ce face à face reconfictualiserait la société en nommant les coupables et les victimes, en mettant des mots publiquement sur chacun des faits du génocide. Cependant, on le sait à présent, les Gacaca précipitent les rescapés seuls au monde dans l'arène des événements du passé. Il fallait donc préparer les rescapés à cette nouvelle épreuve

Dans les Gacaca, le rescapé doit affronter, seul, les familles de génocidaires pour que la vérité éclate au grand jour. La parole des témoins, victimes isolées, est trop souvent recouverte par la négation et provoque le retrait excepté dans les endroits où les groupes thérapeutiques post Gacaca ont été institués par IBUKA. Dans et aux abords des Gacca, On y parle trop souvent de « terminer le travail ».

Mes malgré tout : construire

La construction c'est inventer des métiers, se former comme conseiller en traumatisme, comme psychologue ; dans la tradition ce sont les vieux et les vieilles qui écoutaient, conseillaient. Il a fallu parler de son malheur à un étranger alors que dans la culture on ne parle pas de choses qui fâchent en public ou à un inconnu.

Il a fallu juger les crimes et les viols dans un cadre réservé dans la tradition à des délits mineurs, les Gacaca.

Le projet de soutien aux rescapés dans les Gacaca est exemplaire, les thérapeutes se situent là, dans l'accompagnement de ce parcours de l'irruption des choses du passé jusqu'à la verbalisation, dans le groupe thérapeutique pour qu'advienne un autre langage différent de la langue du génocide ; cette langue cependant marquée par le génocide. Les groupes thérapeutiques s'affrontent non seulement aux obstacles externes (la confrontation à son bourreau, la révélation à tous de ce que l'on cache depuis 14 ans, les moqueries…), mais aussi aux obstacles internes au sujet.

Que se passe-t-il dans ces groupes ? Ibuka, accompagné de MDM[4], a choisi de mettre sur pieds la forme de soutien qui semblait la plus appropriée à la culture Rwandaise, le groupe, mais elle a aussi rassemblé ses forces : chaque groupe thérapeutique est constitué d'une psychologue, de deux conseillères en traumatisme, d'un parajuriste, de deux Agents Psycho Sociaux qui invitent après chaque séance Gacaca les rescapés qui le veulent à se réunir et à partager ce qu'ils ont douloureusement en commun. On ne peut que penser à ce que deux psychanalystes londoniens, Bion et Foulkes, qui étaient eux-aussi confrontés aux effets de la guerre et à la pénurie de thérapeutes, ont inventé pour faire face aux névroses traumatiques qui déferlaient dans les années 40. Bion parle alors de la mobilisation en groupe d'états émotionnels collectifs qui renvoient à des parties indifférenciées du psychisme, aux formations archaïques de l'inconscient. Les autres sont alors les supports des émotions internes du sujet. Plus tard, en 1976, Kaës a proposé le concept

d' « appareil psychique groupal » que D. Anzieu définit comme « le contenant à l'intérieur duquel une circulation fantasmatique et identificatoire va s'activer entre les personnes. C'est lui qui rend le groupe vivant. »[5]

Ce groupe d'appartenance a une tâche commune : vivre les Gacaca, les supporter et les dépasser. Les groupes thérapeutiques fonctionnent sur le principe de « l'association libre » : les participants disent ce qu'il leur vient à l'esprit avant ou après une séance Gacaca ; les règles de discrétion sont demandées : rien de ce qui se dit à l'intérieur ne doit être dit à l'extérieur ; Mais il y a une différence avec les groupes de Bion: si la régularité est là, chaque semaine après les gacaca, la règle d'abstinence ne peut être de mise puisque dans les post groupes, le groupe entier participe au Gacaca, retourne ensemble à l'extérieur. Là encore une création, une construction ; pendant deux années ces groupes ont permis aux rescapés de se « tenir debout » comme l'expliquait l'une des participantes, dans les assemblées Gacaca.

Mais devant la loi nouvelle - Gacaca se charge du jugement des génocidaires de la première catégorie, les organisateurs et les violeurs -, de nouveaux groupes thérapeutiques ont vu le jour, des groupes constitués de femmes violées qui doivent témoigner devant ces Gacaca. Elles sont mises en demeure d'accuser leur violeur, elles doivent subir cette confrontation et entendre de leurs bourreaux, le détail de ce qu'on leur a fait.

L'une parle : « Je dois affronter sa haine. Il va raconter ce qu'il a fait, c'est son droit ,et il va rentrer chez lui et moi je resterai avec le sida et l'enfant. Je ne supporte pas, je pourrai le tuer ».

« Et mon enfant que va-t-il devenir avec une mère qui a accusé et un père qui a tué qui a violé sa mère ? »

« Cet enfant j'ai essayé de le tuer pour ne plus me rappeler le viol mais je n'y suis pas arrivée, c'est cet enfant que j'aime le plus, parce que c'est tellement difficile pour lui, pour moi. » L'investissement de l'objet est empreint de destructivité, ce qui enlève à la relation objectale toute possibilité de liaison.

Cependant le groupe tient, il tient autour de la femme qui parle. Un mouchoir tendu, un bras qui enlace et la parole de la psychologue qui propose des mots sur ce qui déborde d'un seul coup. Avant même l'élaboration groupale c'est l'accueil du désordre de l'ambivalence qu'il faut tenir.

Un groupe thérapeutique doit entendre, contenir les sentiments disparates et les transformer progressivement en mots, en pensées. Des liens sont faits entre ce qui se passe dans la séance et leurs histoires morcelées. Le langage du groupe se transforme.

Les rescapées étaient seuls isolés sur la colline, seuls dans les Gacaca. Le groupe thérapeutique a progressivement vu l'émergence du « nous » pour parler de ce qui leur arrive dans les Gacaca : un nous groupal, ce « nous » attaqué par le génocide, ce « nous » déshumanisé, détruit, effacé. Jean Claude Rouchy, psychanalyste spécialiste du travail en groupe, parle de ce type de groupe : « Le sentiment d'appartenance va

contribuer à conjurer les angoisses de morcellement et de perte d'identité, le groupe pourra être utilisé dans un premier temps comme base d'une sorte de néo-identité, une prothèse, soutenant le sentiment défaillant d'identité personnelle. »[6] C'est le passage au « nous groupal ».

Ce « nous » reste le chemin obligé pour aller ver un « je » qui ne serait pas simplement, ce « je » du génocide que le rescapé emploie pour raconter ce qu'il a vécu. Car ils pouvaient être des centaines dans les marais, mais ils n'en parlent qu'à la première personne du singulier. Seul, il est seul à survivre, il porte seul le poids de tous les disparus. Depuis 15 ans la vie défile, le rescapé n'en est plus l'acteur. Il mange, il boit, il dort, il a des enfants mais il passe dans la vie sans l'imprimer, sans qu'elle ne l'imprime.

Le travail du groupe est bien là pour permettre au rescapé de passer du nous groupal, acquis dans le groupe, au « je » d'un sujet reconstruit, construit à côté.

Rouchy explique : « Le développement progressif du sentiment d'appartenance et de la dimension contenante du groupe amène à vivre les autres participants comme des doubles et le groupe comme une mère… Le groupe, en proposant une véritable enveloppe capable de recevoir et contenir les fantasmes et les objets d'identification permet de restaurer la fonction symbolisante et de ce fait l'efficacité de la fonction pensante. »[7] Un espace de pensées communes émerge.

Le rôle du Groupe est multiple :

- Il contient les angoisses primaires, a une fonction miroir.
- Il est un espace transitionnel, une aire intermédiaire d'expression et d'identification, proposant une réobjactalisation.
- Il n'est pas qu'étayé sur le passé – le génocide - mais aussi sur le présent – les Gacaca -, avec une ouverture sur l'avenir : vivre à nouveau debout. Il a conjointement des effets sur le réaménagement des formations de l'inconscient et le mode d'insertion sociale du rescapé, une sorte d'apprentissage par l'expérience.

Ce type de dispositif est selon Rouchy à la fois psychanalytique et psychosocial.

Ambivalence dans les groupes, violence de l'ambivalence, fureur du désespoir, toutes choses qui progressivement devront s'élaborer par la parole en quittant ce « je » de l'intime du génocide pour se réapproprier dans le groupe un « nous » marqué par l'indifférenciation d'abord – pour enfin passer de l'être victime à celui de témoin, un témoin qui recommence à vivre pour lui, qui se ré-autorise à vivre dans l'écart à l'autre en employant un « Je »nouveau incluant le génocide, mais le contrant.

La tâche n'est pas encore accomplie, elle nécessitera du temps et de nouvelles créations, peut-être une transformation de ces groupes, peut-être des prises en charge plus individuelles, en tout état de cause, les formes devront s'adapter à cette réalité changeante de l'après génocide.

En commençant, je disais non pas re-construire, mais construire à côté quelque chose de douloureusement neuf. C'est bien le travail qui se fait dans les groupes thérapeutiques post Gacaca d'IBUKA.

---

[1] Naasson

[2] Naasson

[3] Darius

[4] Projet de Programme de soutien psychologique aux personnes rescapées du génocide engagées dans le processus des juridictions Gacaca. Adelite Moukamana, Naasson Munyandamutsa, Eugene Rutembesa, Amelie Schafer et Marie-Odile Godard.

[5] Didier Anzieu, Le Groupe et l'inconscient, Dunod, 1999

[6] Pierre Privat, Dominique Quelin-Souligoux, Jean-Claude Rouchy, « Psychothérapie psychanalytique de groupe », in Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe, 37, p.21, ERES.

[7] Ibid p. 22.